

Zeitschrift: Curaviva : revue spécialisée
Herausgeber: Curaviva - Association des homes et institutions sociales suisses
Band: 2 (2010)
Heft: 2: Il était une fois... : la pratique des histoires de vie en EMS

Artikel: Le recueil des histoires de vie : "L'histoire de vie, c'est l'histoire d'une rencontre"
Autor: Nicole, Anne-Marie / Schmutz-Brun, Catherine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-813669>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le recueil des histoires de vie

«L'histoire de vie, c'est l'histoire d'une rencontre»

La pratique des histoires de vie connaît un essor régulier depuis son entrée dans l'univers académique, en particulier dans celui de la formation d'adultes, que ce soit pour rendre compte de la chronique d'un village, pour décrire une corporation professionnelle au travers de ses artisans, pour mesurer l'évolution sociale à travers les décennies ou simplement pour partager un récit de vie, un parcours individuel. Si l'on ne peut parler véritablement de professionnalisation, cet élan biographique se formalise pour s'inscrire dans un cadre éthique et déontologique, d'autant plus nécessaire lorsque la démarche est conduite en institution. Pour Catherine Schmutz-Brun, on ne s'improvise pas recueilleur d'histoires de vie.

Propos recueillis par Anne-Marie Nicole

Au fond, c'est assez banal de raconter sa vie. N'est-ce pas là ce que nous faisons tous, tous les jours, plus ou moins consciemment, au détour d'une conversation?

Catherine Schmutz-Brun – C'est peut-être banal, tant que l'on ne cherche pas à comprendre comment ça marche! C'est comme aller à vélo: c'est facile, jusqu'au jour où l'on s'interroge sur la notion d'équilibre. Pour comprendre, il faut aller étudier les lois de la physique. Dans la question qui nous occupe, c'est un peu la même chose. Dès que l'on entre dans un récit pour en comprendre le sens, le banal devient soudain extrêmement complexe! Car se raconter, c'est ce qu'il y a de plus profond en nous, c'est la racine même de nos histoires! Le récit est l'élément porteur, fondamental de l'homme. On ne sait pas si les animaux font, d'une façon ou d'une autre, une histoire de leur vie. Ce que l'on sait, en revanche, c'est que faire une histoire avec sa propre vie n'est pas une mince affaire!

Les histoires de vie sont-elles un effet de mode?

CSB – Il y a très certainement quelque chose de l'effet de mode. Les nombreuses publications de récits de vie, de biographies et autobiographies, de mémoires, en témoignent. Mais il peut aussi y avoir l'effet contraire, car à force de parler de soi, on risque de se perdre! On vit aujourd'hui dans une société qui est devenue plus individualiste, dans laquelle chacun a des responsabilités et des obligations. Or les histoires de vie ne découlent pas d'une démarche individualiste, mais dans une forme de socialisation, pour redonner à l'individu son rôle, son identité, son passé, et l'inscrire dans la dimension collective. Car l'histoire individuelle s'inscrit dans l'histoire collective; c'est l'histoire de l'autre qui me renvoie à ma propre histoire. L'histoire de vie, c'est l'histoire d'une rencontre.

Entre travail biographique, collecte de la mémoire, récit de vie, histoire de vie, autobiographie... la terminologie est variée.

Parle-t-on de la même chose?

CSB – Généralement, les gens parlent indifféremment d'autobiographie ou d'histoire de vie, les utilisant comme des synonymes, notamment pour éviter les répétitions dans un texte. Mais quand on travaille sur ces questions, ces termes ne désignent pas la même chose, ils renvoient à des disciplines différentes. Ainsi, l'autobiographie est une action autocentrée, personnelle. Elle n'est pas ouverte à d'autres. On décide d'écrire sa vie, on est tout seul. L'autobiographie n'est pas synonyme d'histoire de vie, qui elle, est du registre de la formation d'adulte, des sciences de l'éducation. Les histoires de vie – dans le sens de story – sont mises en forme, pour comprendre et donner du sens, elles sont interprétées. Pour leur part, les récits de vie, qui font référence à la sociologie et à l'ethnologie, sont généralement laissés à l'état brut. Quant à la collecte de la mémoire, elle vise la conservation de la mémoire, au travers



Catherine Schmutz-Brun: «Faire une histoire avec sa propre vie n'est pas une mince affaire!»

Photo: Anne-Marie Nicole

de l'archivage de documents, photos et objets divers de la vie quotidienne.

Dans un écrit, vous définissez la pratique des histoires de vie comme la reine des disciplines gérontologiques...

CSB – Il n'y a pas si longtemps, le premier cercle social de la personne âgée, c'était la famille, au sein de laquelle elle pouvait se faire entendre. Avec l'évolution de la société, la vie collective a perdu de cette dimension familiale. Or il y a une forte demande de la part des anciens pour poser leur parole, déposer leur histoire, relier leur passé au présent. Il s'agit dès lors de créer un espace pour leur permettre de retrouver cette parole. Mais les histoires de vie ne sont pas uniquement réservées aux personnes âgées!

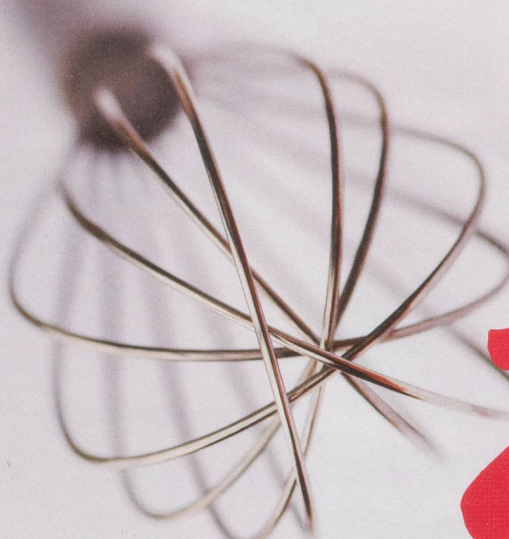
Alors à quels autres publics s'adresse la pratique des histoires de vie?

CSB – On peut travailler sur les histoires de vie avec tous les publics. Certains recueilleurs de récits de vie qui interviennent dans le cadre du soutien scolaire accompagnent parfois ainsi des enfants, pour dénouer des blocages d'apprentissage par exemple. Un adulte qui entre dans la vie active ou qui se réoriente professionnellement pourra entamer une démarche biographique pour mieux comprendre ce qu'il fait et pourquoi

il le fait, quel que soit son métier. Un travail biographique permet de mieux appréhender sa propre histoire personnelle au regard de la formation suivie ou du métier choisi. Le questionnement n'est jamais très facile, les remises en question non plus, qui exigent une bonne connaissance de soi. Le dispositif des histoires de vie en formation donne ainsi un cadre à la démarche, qui permet d'envisager son parcours avec un regard nouveau : les choix que l'on pensait avoir fait par défaut s'avèrent être des choix qui avaient du sens au moment où on les a faits ; ce que l'on prenait pour des hasards de la vie sont des opportunités que l'on a su saisir au bon moment.

Quelle est la finalité de l'approche biographique?

CSB – L'approche des histoires de vie n'a pas de visée thérapeutique. Si la démarche répond à des motivations diverses, l'objectif est toujours le même: rechercher le mieux-être du narrateur et donner du sens à son histoire. On peut naturellement se limiter à recueillir des histoires, les collecter, les archiver, dans une intention historique et sociologique. Les expériences conduites en EMS ont montré que les personnes âgées, et aussi parfois les personnes souffrant de démence, s'en trouvaient beaucoup mieux: elles ont été entendues, reconnues, valorisées, elles sont apaisées, elles ont retrouvé leur place. Dans ce cadre, l'approche biographique va plus loin que le récit brut >>



Le salon professionnel suisse pour l'hôtellerie,
la restauration et la gastronomie collective

Vous donne rendez-vous du 6 au 9 juin 2010

Centre de Congrès Montreux
Ouvert chaque jour de 10h à 18h

www.zagg.ch | info@zagg.ch

ZAGG

Montreux

Plus de 60 exposants vous accueillent
dans une ambiance professionnelle

Avec un restaurant de haute tenue,
un bar-lounge et des animations quotidiennes

CAFITESSE

DE LA VARIÉTÉ POUR TOUS



Du bon café présenté de la
façon la plus belle possible

**Autant de goûts différents
que de personnes différentes:**

Les machines Cafitesse ne font non seulement
une bonne impression, mais aussi un bon café
et un excellent cappuccino.

Repa AG
Talstrasse 29
5703 Seon

Telefon 062 775 07 07
Telefax 062 775 06 06
www.repa.ch



ou que la compilation de quelques éléments biographiques. Ce n'est pas le récit en soi qui est intéressant, mais la façon dont la personne le raconte, avec les rires et les larmes. Accompagner ces récits n'est pas facile. Il s'agit souvent de rétablir les morceaux d'un puzzle pour aider la personne à s'accorder avec elle-même.

N'importe qui est-il habilité à recueillir des histoires de vie?

CSB – Il n'y a pas de métier reconnu en la matière, mais on ne s'improvise pas pour autant recueilleur d'histoires de vie ! Récolter les récits de vie exige un certain nombre de qualités telles que l'écoute, l'empathie, l'intérêt pour l'autre, la connaissance de soi, le goût des histoires, pour comprendre ce qui se passe dans la rencontre avec l'autre, pour évaluer la dimension interactionnelle. D'ailleurs ceux qui se forment le font aussi pour apprendre à poser les bonnes questions, et pour avoir les bonnes réactions face aux émotions. N'oublions pas non plus que la pratique des récits de vie touche à plusieurs disciplines – la psychologie, la sociologie, la littérature, l'écriture, le rapport à la langue... On est donc dans la complexité.

Celui qui accompagne doit-il avoir lui aussi expérimenté ce processus biographique ?

CSB – C'est le postulat fondamental du recueil des histoires de vie: on ne peut récolter ou accompagner des histoires de vie que pour autant que l'on ait fait sa propre histoire de vie. Il y a encore beaucoup de résistance, car la démarche va naturellement impliquer les personnes, même si l'idée n'est ni de se confesser ni de bouleverser. Celui qui veut accompagner l'autre doit d'abord savoir où il se situe et comprendre ce que va réveiller ou non le processus biographique. Alors que l'on croyait que le plus important, c'est son histoire à soi, on va se rendre compte que c'est l'histoire de l'autre qui nous fait bouger, car elle nous renvoie à notre propre vécu.

Quelles sont les limites éthiques et déontologiques à la pratique des histoires de vie?

CSB – Dans le cadre de la formation aux récits de vie, j'invite chaque participant à se poser la question, et à y répondre: seriez-vous d'accord de recueillir l'histoire de vie d'un pédophile, d'un tortionnaire ou d'une victime. Nous prenons volontairement des exemples extrêmes, pour bien comprendre où l'on se situe et savoir ce que l'on peut entendre ou non, car cela ne sert à rien d'aller à la rencontre de quelqu'un que l'on n'entendra pas. Plus généralement, le recueilleur doit savoir qui il va accompagner pour s'assurer qu'il sera capable de le faire. Par conséquent, il se réserve le droit de refuser. Enfin, il y a aussi un contrat à fixer – qui mandate, qui paie – et un cadre à définir – quel contenu, combien de temps, quel support...

Dans l'histoire, la recherche de la vérité est-elle nécessaire, ou peut-on laisser le narrataire arranger son passé?

CSB – Je dirai que l'on tend vers la recherche de vérité. Mais tendre vers la vérité, ne veut pas dire que le récit ne se transforme pas. En racontant son histoire, le narrataire peut l'embellir, lui donner du sens. Elle aurait pu la raconter autrement, mais c'est sa vérité à un moment donné. Et cette vérité peut évoluer, changer, bouger en fonction des relations avec les

Portrait

Docteur en Sciences de l'éducation, Catherine Schmutz-Brun partage son temps entre l'Université de Fribourg, pour la formation des enseignants du secondaire, et des interventions indépendantes dans diverses hautes écoles et écoles spécialisées, comme formatrice de formateurs et animatrice de formation «Histoires de vie». Elle a également initié la formation de recueilleur et recueilleuse de récits de vie, en lien avec l'association Histoires d'ici, basée à Fribourg, et se consacre à son «atelier du récit».

Auparavant, Catherine Schmutz-Brun a exercé comme enseignante de français au secondaire I et II, puis comme chargée de cours dans la formation d'adulte. Elle y côtoie, notamment, des femmes vietnamiennes et s'interroge sur leur difficulté à apprendre le français. «Elles n'avaient pas encore fait le deuil de leur histoire.» Cette prise de conscience de l'histoire personnelle et cette découverte de la dimension relationnelle dans l'apprentissage, l'interpellent tant et si bien qu'elle s'inscrit, à 40 ans, à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation (FAPSE) à Genève, en formation d'adultes. «Un coup de foudre.» Elle est l'assistante de Pierre Dominicé et de Christiane Josso, qui ont initié à l'Université de Genève, au début des années 80, les histoires de vie en formation.

autres. J'aime bien l'idée d'arrangement. Il faut cependant veiller à ce que cet arrangement n'enferme pas la personne dans une histoire qui ne serait plus la sienne.

Dans le contexte actuel de pénurie de personnel et de pression sur les coûts, la pratique des histoires de vie en EMS est-elle menacée ?

CSB – Certainement. Aujourd'hui, de façon générale, la société est plutôt orientée vers la performance et l'efficacité, et se fie à ce que l'on peut évaluer et quantifier. Dans un tel contexte, l'approche biographique ne présente malheureusement pas un grand intérêt. En effet, comment évaluer une démarche relationnelle? Il y a encore un grand décalage entre la pratique des soins au sens technique de l'acte, et l'accompagnement relationnel. La démarche a pourtant tout son sens, si ce n'est dans son immédiateté, du moins à long terme. On pourrait très bien l'imaginer prendre place dans l'évolution de l'animation auprès des personnes âgées, par exemple, être organisée en petits groupes, pour favoriser la dimension collective et l'interaction. N'oublions pas que cette science n'a qu'une quarantaine d'années, elle n'en est qu'à ses débuts... ●